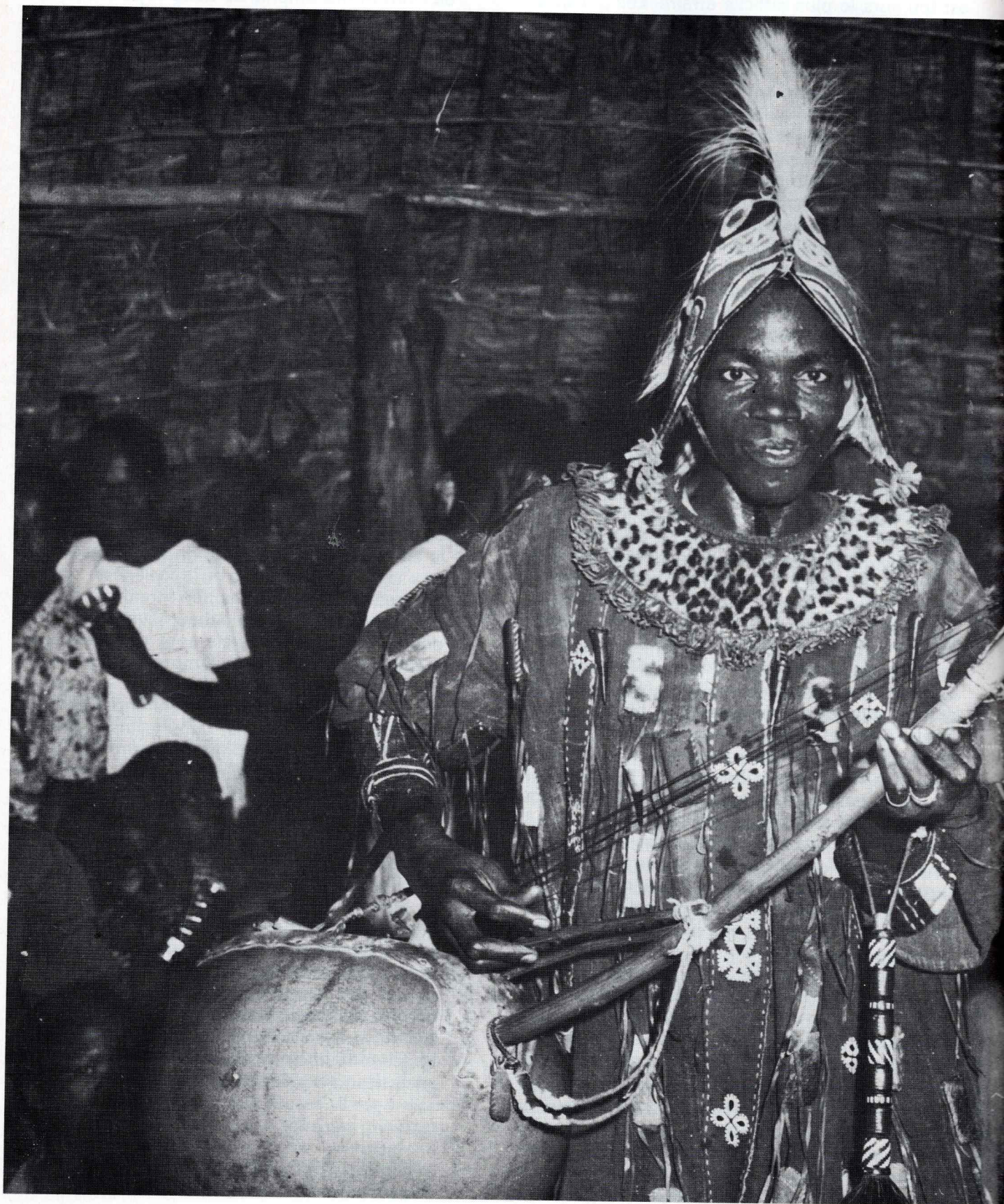


approches du conte merveilleux



UX



Les contes merveilleux suscitent depuis quelques années un regain d'intérêt en France, même si notre littérature en ce domaine n'arrive pas à la cheville de celle des pays de langue allemande. Ce qui est remarquable avec les contes, c'est qu'ils se prêtent à des explorations et à des utilisations extraordinairement diverses. Dans un souci de clarification, nous allons distinguer toute une série d'approches différentes qui peuvent, certes, se superposer, mais ont cependant chacune une très nette spécificité.

L'approche linguistique

Les recueils de contes populaires, surtout quand ils ont été effectués avec des techniques modernes d'enregistrement, servent souvent de corpus aux recherches linguistiques et dialectales. Il y a d'ailleurs des liens entre le langage employé et le contenu des récits, et certains genres littéraires peuvent être différenciés et caractérisés à partir de critères linguistiques. Il est des mots, des expressions et des tournures propres au conte. Mais on pourrait en dire autant des mimiques, des gestes et des intonations, passibles eux aussi d'une analyse sémiotique.

L'approche littéraire

Les contes merveilleux, qu'ils soient d'origine populaire ou savante, sont d'abord des morceaux de littérature, écrite ou orale. Le premier problème qui se pose à leur sujet est de définir et de délimiter le genre auquel ils appartiennent. Qu'est-ce qui en fait la spécificité ? Qu'est-ce qui les caractérise par rapport à la légende, à l'épopée héroïque, au mythe, à l'apologue, à la fable, à l'énigme, à la chanson, aux différentes manifestations de l'humour, de la facétie, de la satire ou de la revendication ? Par quoi se définit le « merveilleux » ? Existe-t-il une relation génétique, comme de nombreux auteurs l'ont prétendu, entre conte et mythe ou entre mythe et conte, l'un n'étant qu'un avatar historique ou une affabulation volontaire de l'autre ? Comment peut-on les classer ? Sur quelle base établir une typologie ? A ces questions on peut rarement

répondre dans l'absolu : chaque culture a ses catégories propres, contenues plus ou moins dans la langue, sous-tendues parfois par des idéologies, mais qui, malgré tout, peuvent ne pas être conformes aux principes d'organisation inscrits dans la matière narrative elle-même. En français, par exemple, nous n'avons malheureusement pas de terme correspondant de manière adéquate au **Märchen** (1) allemand. Il est vrai aussi que, par-delà la diversité culturelle on peut voir à l'œuvre partout des ressorts mentaux identiques, ce qui explique la quasi-universalité de certaines catégories de récits.

Chaque conte particulier (mais aussi chaque motif ou chaque thème) appelle des recherches sur son origine, sa diffusion, sa répartition géographique, ses migrations, ses variantes, ses parallèles d'une civilisation à l'autre, ses contaminations, les transformations qu'il a subies quand on a passé des versions orales aux versions écrites, puisqu'il est retombé dans l'oralité. La préoccupation de l'école finnoise de dégager à chaque fois une forme originelle (**Urform**) ne semble plus guère habiter les chercheurs actuels.

Si l'historien de la littérature écrite s'intéresse aux auteurs, le folkloriste en quête de littérature orale s'attachera aux personnalités de conteurs et en dressera la monographie : sources, vocation et biographie, répertoire, style et rhétorique propres, place dans la société, rôle à jouer, degré d'originalité par rapport à la tradition et aux autres conteurs, etc.

La mode est aujourd'hui aux analyses structurales, par lesquelles on vise en quelque sorte à dégager la colonne vertébrale spécifique d'un texte ou d'un groupe de textes. La structure, écrit C. Lévi-Strauss, « est le contenu même, appréhendé dans une organisation logique conçue comme propriété du réel ». Des récits dont la thématique diffère totalement peuvent avoir une armature similaire (identique, inversée, complémentaire, etc.), ce qui permet de les comparer, de les placer en parallèle, de les mettre en relation, de déceler par quels mécanismes on passe d'une version à l'autre du moins sur le plan logique, de montrer enfin comment ils se renvoient la balle et sont ainsi capables de « se penser entre eux ». Les différentes méthodes de formalisation facilitent la mise sur ordinateur de corpus énormes et donc des mises en relation qui ne seraient pas possibles autrement.

L'édition des contes pose des problèmes redoutables. Les critères sont différents selon qu'elle poursuit un but scientifique ou s'adresse au grand public. Dans le second cas, on est

frappé de voir avec quelle légèreté cette littérature est manipulée.

L'approche ethnographique

Dans tel contexte culturel très précis, l'ethnographe cherche à savoir qui est conteur et comment on le devient ; à quels moments, dans quelles circonstances, conformément à quelles règles tel type de récits est reproduit ou créé ; quel est le public et quelles en sont les réactions ; de quelles manifestations non-verbales la déclamation s'accompagne ; quelles distinctions on opère dans les genres littéraires, ne fût-ce que par la langue et les conditions d'utilisation ; ce qui se dit de la nature même du conte, de sa création, de la tradition dans laquelle il s'insère ; quelle efficacité sociale ou pédagogique on lui assigne ; comment on l'interprète, c'est-à-dire comment on lui confère une signification tirée d'un système de référence qui lui est extérieur.

En présence d'un récit concret, l'ethnographe s'interroge sur chacun des éléments qui y figurent de manière significative ; à cet effet, il poursuit ces éléments à travers l'ensemble de la culture, voyant comment ils interviennent dans la vie matérielle, dans la vie sociale, dans les croyances et les représentations, essayant d'en dégager la signification par rapport au contexte de civilisation global. On peut parfois, au moins à titre d'hypothèse, mettre le conte actuel en relation avec d'anciens rites, d'anciens mythes ou d'anciennes croyances, dont il représenterait une sorte de survivance.

Quand on passe de l'ethnographie à l'ethnologie, on est amené à définir les caractéristiques propres du conte dans telle culture, puis dans chacune des grandes aires culturelles, à la manière dont Max Luthi a procédé à une sorte de phénoménologie du conte merveilleux européen.

L'approche sociologique

Que le conte fasse partie des « superstructures » comme le veulent les marxistes, ou qu'on le qualifie avec A. Kardiner d'« institution secondaire », le sociologue a tendance à le considérer comme un reflet des structures sociales ou une composante d'un système projectif qui nous renseigne sur l'agencement de la société et les techniques de socialisation. Des homologues peuvent être dégagées entre la structure des récits et d'autres structures relevant du domaine de la langue, de la parenté, de l'économie, de la religion, de la cuisine, de l'organisation politique, etc. Le conte est lié aux

(1) Märchen : Conte.

catégories d'âge (est-ce une littérature d'adultes ou d'enfants ? qui émet et qui reçoit ?), aux catégories de sexe (est-ce une littérature plutôt masculine ou féminine ?), aux différentes couches et classes sociales qui manifestement n'en font pas le même usage ou y impriment un cachet particulier, aux catégories professionnelles qui peuvent avoir des répertoires, des modes d'expression et de transmission propres, etc. Des comportements sociaux nombreux se mettent en place autour de la littérature orale, chaque genre ayant des conditions d'usage particulières. On s'est demandé aussi dans quel contexte sociologique les contes sont nés ou ont disparu ; pour Jan de Vries, ils semblent être caractéristiques d'époques de transition entre une mentalité dominée par le mythe et une autre plus rationaliste, tel chez les Grecs le temps d'Homère. Quant à ceux qui ont prédit que notre époque connaîtrait la fin du genre, ils ne semblent guère être confortés par les faits.

L'approche psychologique

Elle aussi s'opère de multiples manières. Les récits littéraires peuvent évidemment être considérés comme le reflet de la psychologie de leurs auteurs (cf. la thèse de M. Soriano sur Perrault). Dans la mesure où toute une société les adopte parce qu'elle s'y reconnaît, à plus forte raison quand ils sont de création authentiquement populaire, on peut les considérer comme des reflets de la personnalité de base, avec ses complexes, ses tensions, ses sublimations, ou comme des rêves éveillés de tout un groupe. En ce sens, le conte a passionné la psychologie des profondeurs qui y a vu une expression privilégiée de l'âme humaine avec son imagerie, ses symboles et ses archétypes. On l'a interprété selon les principes que d'une école à l'autre on utilise pour le rêve. Les freudiens pensent qu'il obéit aux mêmes lois que lui et exprime quelque chose d'identique : désirs incestueux refoulés, pulsions agressives, etc. Les jungiens (H. von Beit, E. Neumann, M. von Franz, etc.) estiment que les figures du conte représentent les grandes composantes de la psyché humaine, et que leurs aventures sont une projection des processus d'individuation caractéristiques, non des débuts, mais du milieu de la vie : reflets des drames intrapsychiques, ils constituent des voies d'accès privilégiées à l'inconscient collectif et à ses archétypes. A un niveau moins profond, on peut y voir une expression des relations de l'homme avec la nature et les autres, ce qui nous rapproche du psychodrame. Les tenants de l'analyse transactionnelle s'en servent comme d'autant de scénarios permettant de comprendre la manière

dont les différents individus mettent en scène leur existence, etc. Si l'ethnographe cherche à déceler ce que tel conte particulier « veut dire » par rapport au contexte culturel dans lequel il baigne, le psychologue s'intéresse à ce qu'un texte, même isolé de sa tradition, « dit » de fait à tel individu ou à telle catégorie d'individus, sous-entendu : dans le cadre d'une civilisation précise.

Comme les destinataires privilégiés des contes de fées sont malgré tout les enfants, les recherches à leur niveau ont été les plus importantes. Charlotte Bühler a montré que même d'un point de vue purement formel ils répondent étonnamment aux dispositions et aux besoins de l'esprit enfantin. Comme ils représentent en images les processus de maturation intérieure par lesquels tout être doit passer, surtout durant son enfance et son adolescence, ils y préparent et aident à les surmonter. On s'est intéressé à la manière dont les contes sont reproduits par les enfants aux différents âges, oralement, par écrit, par le dessin, après un temps plus ou moins long. Beaucoup reste à faire pour comprendre les différences d'impact psychologique selon que le récit est transmis par une personne proche et sécurisante, un enregistrement, un livre, des images, elles-mêmes fixes ou mobiles.

L'approche anthropologique

Les approches précédentes sont en quelque sorte couronnées par celle qui nous permet de découvrir dans le conte, là encore sous une forme imagée, des vérités relatives à la condition même de l'homme et à sa destinée.

Mircéa Eliade, par exemple, a montré que la plupart des contes merveilleux ont une structure nettement initiatique, si l'on entend par initiation une aventure essentielle infiniment grave, à savoir le passage, par le truchement d'épreuves, d'une mort et d'une résurrection symboliques, de l'ignorance et de l'immatrité à l'âge spirituel de l'adulte. Ils reprennent ainsi et prolongent au niveau de l'imaginaire le scénario initiatique exemplaire, et comme lui ils sont capables d'opérer des mutations. J. Bilz aussi, reprenant le « *stirb und werde* » de Goethe, montre que l'expérience d'une « mort » représente le principal catalyseur de la maturation, et que la plupart des *Märchen*, non seulement mettent en scène une telle expérience de passage, mais la font vivre à ceux qui y participent, souvent avec un haut degré d'implication affective.

Le courant de pensée anthroposophique, issu de Rudolf Steiner, donne une importance particulière à cette approche : fidèle en cela à la pensée

intime des frères Grimm, il voit dans le **Märchen** la survivance d'une époque où l'homme était encore capable de pénétrer directement les mystères du monde visible et invisible, non pas intellectuellement, mais grâce à l'image. C'est donc du destin de l'âme que ces récits nous parlent, de cette âme qui vient du monde spirituel prendre chair pour traverser les détresses et les morts de notre univers matériel, avant de remonter, mûrie, dans sa patrie.

L'utilisation en pédagogie

Dans toutes les civilisations traditionnelles, les contes ont été considérés comme des moyens essentiels et privilégiés d'éducation, surtout entre les mains des grands-parents ou de conteurs professionnels. Les critiques qu'on leur a adressées en tant qu'instruments pédagogiques sont d'origines diverses : rationaliste (les contes habituent l'enfant à se mouvoir dans une atmosphère irréelle et irrationnelle), cléricale (celui-ci va mettre sur le même plan Blanche-Neige et le petit Jésus), psychologue (il en retire des fantasmes apeurants), féministes (il intériorise grâce aux contes des images sexistes et misogynes), etc. Entre pédagogues il s'agit donc là d'un sujet explosif. L'horreur qu'ils inspirent aux détracteurs n'a d'équivalent que l'enthousiasme des partisans. Une voie moyenne qui ne satisfait personne consiste à les expurger de tout ce qui pourrait « choquer » l'enfant et à les banaliser. Toutes ces controverses s'inspirent davantage d'idées et de conceptions a priori que de données positives fondées sur une véritable recherche.

C'est incontestablement dans la pédagogie des écoles Waldorf (d'inspiration anthroposophique) que la place la plus grande est ménagée aux contes de fées entre 4 et 10 ans, âge qui serait en correspondance avec l'« enfance » de l'humanité d'où nous viennent ces récits. Ils ne sont soumis à aucune édulcoration et on en attend une véritable initiation vécue au royaume de l'esprit.

L'utilisation en psychothérapie

C'est sans doute en pédagogue, mais aussi en psychotérapeute que Bruno Bettelheim a intitulé son best-seller **The uses of enchantment**, traduit en français sous le titre de **Psychanalyse des contes de fées** (1976). Si ces derniers sont une expression de l'âme humaine, ils permettent aussi d'exercer sur elle une action préventive et curative. Si réellement ils décrivent des situations inconscientes que les enfants reconnaissent inconsciemment, s'ils mettent en contact

avec les forces archétypiques, s'ils informent en profondeur sur les épreuves à venir, les efforts à accomplir, les passages à opérer, s'ils permettent, par identification au héros ou à l'héroïne, de trouver succès et réconfort, un usage éclairé de ces récits peut se révéler non seulement favorable, mais véritablement nécessaire. Un usage éclairé, car manifestement l'authentique voisine avec le frelaté, et tout n'est pas bon pour l'enfant, dans n'importe quelles conditions, à n'importe quel moment. Bettelheim montre par exemple, et à juste titre, que la version du Chaperon rouge rapportée par les frères Grimm, où la fillette revit, aura un tout autre impact et une tout autre portée que la version de Perrault, qui s'achève sur l'engloutissement par le loup. Raconter, non ces historiettes doucereuses qui bercent nos maternelles, mais de vrais contes à structure initiatique, qui n'hésitent pas à mettre en contact avec la « mort », ce ferment indispensable à toutes les maturations, c'est évidemment manipuler de la dynamite, et il faut avoir conscience de ce que l'on fait.

Dans **Märchen, Traume, Schicksale** (1965), le livre sans doute le plus beau écrit dans une optique psychothérapique sur les contes, Graf Wittgenstein note : « Les **Märchen** ne sont pas cruels, mais ils préparent aux cruautés de la vie... Des enfants qui n'ont pas rencontré le **Märchen** sont touchés par les cruautés de la vie sans y avoir été préparés ».

Pierre ERNY,

Université des Sciences Humaines de Strasbourg.

Bibliographie

On trouvera d'intéressantes bibliographies dans B. BETTELHEIM, *Psychanalyse des contes de fées*, R. Laffont, 1976; OK-RYEN-SEUNG, *Psychopédagogie du conte*, Fleurus, 1971; F. ALVAREZ-PÉREYRE, « L'étude des littératures orales : de quelques tendances et problèmes », *Cahiers de littérature orale*, 7, pp. 170-207. Pour le domaine germanique, voir M. LUTHI, *Märchen*, Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Stuttgart.

Les œuvres de Marie-Louise von FRANZ sont en cours de traduction aux éditions La Fontaine de Pierre.

Quelques titres en allemand du courant anthroposophique : F. LENZ, *Bildsprache der Märchen*; R. GEIGER, *Mit Märchen im Gespräch et Mit Märchensöhnen unterwegs*; R. MEYER, *Die Weisheit der deutschen Volksmärchen*, le tout aux éditions Urachhaus, Stuttgart; D. UDO DE HAES, *Märchenwelt, Kinderwelt*, et R. KARUTZ, *Die Mär in Mythen und Märchen* chez Mellinger, Stuttgart; F. EY-MANN, *Die Weisheit der Märchen*, Troxler, Berne, etc.

Deux revues spécialisées de haute tenue scientifique : *Cahiers de littérature orale*, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 2, rue de Lille, 75007-Paris; *Fabula*, *Revue d'études sur le conte populaire*, W. de Gruyter, Berlin et New York.